

LE PORTRAIT D'UN CARTHAGINOIS

Alexandra CIOCÂRLIE

Institut d'Histoire et de Théorie Littéraire «G.Călinescu» Bucarest

Redoutable puissance maritime qui dominait l'espace méditerranéen, adversaire direct de Rome, contre laquelle elle a mené trois campagnes militaires longues et violentes, Carthage a acquis une dimension légendaire dans les écrits latins. La cité punique a suscité à la fois le mépris et la haine de ses ennemis et a exercé sur eux une véritable fascination. Les richesses qu'elle avait accumulées quand Rome ne faisait que commencer son ascension, l'extravagance des mœurs orientales, mais aussi l'aspect physique de ces étrangers tatoués et maquillés, vêtus d'habits vivement colorés, amateurs de parfums et de bijoux, l'audace de la stratégie militaire de ces descendants des Phéniciens, ainsi que la bizarrerie de leurs moyens de combat (les éléphants, par exemple), l'exotisme de leur religion sémitique, la pratique sanglante des sacrifices humains – tout cela a fortement frappé l'imaginaire romain.

La crédibilité des sources romaines sur le monde punique est, naturellement, discutable. D'après Maurice Sznycer (2005 : 207-220), même lorsque les auteurs latins sont de bonne foi, leur perception sur les Carthaginois est le plus souvent extérieure. Les Latins sont frappés par l'insolite pittoresque et exotique du peuple africain, mais ils restent incapables de s'expliquer une civilisation étrange, fabuleuse et barbare, fondamentalement différente de la leur. En dépit des rares nuances admiratives, la plupart des écrits latins laissent entrevoir la haine ou le sentiment, plus ou moins camouflé, de leur propre supériorité raciale et culturelle vis-à-vis des Carthaginois perçus plutôt comme des sauvages. Le modèle idéologique, transmis par les auteurs classiques, généralement tributaire à la nécessité de propagande, de justifier les actions de Rome à l'égard des ennemis, envisage souvent Carthage comme une

civilisation inférieure et oppose d'une manière manichéenne les Romains bons aux Carthaginois méchants par nature.

Quelle que soit l'exactitude des informations fournies par les écrivains latins, Carthage a toujours intéressé les Romains. Les œuvres des historiens – celle de Tite Live tout d'abord – qui, en principe, présentent les événements objectivement, n'offrent pas nécessairement un élément de contraste par rapport aux créations purement littéraires. Elles ont contribué, à leur tour, à la création de l'image de l'univers carthaginois. De toute façon, on retrouve chez les hommes de lettres, dans des proportions diverses, un mélange d'histoire et de fiction dans la représentation de cet univers. Les Romains semblent avoir défini leur conception de l'existence par rapport à la manière d'être des Carthaginois, qui ont représenté, longtemps, la menace la plus grave pour les ambitions hégémoniques de l'État romain.

En regardant leurs ennemis avec appréhension, admiration, étonnement ou mépris, les Romains se contemplent implicitement eux-mêmes, tels qu'ils sont ou tels qu'ils voudraient être. L'existence de ces étrangers auxquels ils résistent et qu'ils finissent par vaincre, canalise l'énergie des Romains, les détermine à devenir conscients de leur mission historique et les contraint à se définir eux-mêmes par rapport aux autres et à leur propre idéal. Envisagés du point de vue latin, les Carthaginois représentent l'Orient fastueux, éclatant et lascif dont ils sont originaires, tandis que les Romains incarnent les vertus austères et viriles de l'Occident. Les Carthaginois sont orgueilleux, perfides et cruels, tandis que les Romains sont fidèles à leurs engagements et agissent toujours dans un esprit de justice; les Carthaginois appartiennent à un univers barbare, les Romains - au monde civilisé, les Carthaginois représentent une force obscure et irrationnelle, les Romains – l'ordre et la clarté. Puissance du mal, symbole de la corruption, de l'immoralité et de la violence, Carthage tend à se constituer en une anti-Rome.

Aux yeux de leurs adversaires romains, les Carthaginois sont des barbares par définition. Selon Dauge (1981 : 413-449),

conformément à la conception romaine, l'essence de la barbarie – dominée par l'irrationalité, la négativité et l'échec de l'activité humaine – réside dans la réunion de certains traits spécifiques. Il s'agit de *feritas*, la sauvagerie passive de l'inculture ou la sauvagerie active de la violence; *ferocia*, le dynamisme mal orienté comme expression de la soif aveugle de puissance et de domination; *belli furror*, la propension à la guerre comme fin en soi, doublée de l'incapacité de vivre pacifiquement; *discordia*, le désordre, l'incohérence, le refus d'accepter les lois; *vanitas*, le règne de l'illusion et de la stérilité supposant l'imposture, la fausseté et la faiblesse, la fascination de l'excès et du luxe ou le déchaînement des passions. La barbarie implique surtout l'association des termes opposés et complémentaires, *feritas*, signifiant l'incapacité ou le refus d'évoluer, et *vanitas*, représentant l'exclusion de la vérité et l'inconsistance de l'individu. Barbares par excellence, les Carthaginois portent toutes ces marques de l'infériorité. En revanche, la romanité, telle qu'elle est conçue par ses représentants, consiste en le rassemblement des qualités spécifiques aux êtres supérieurs: *humanitas*, l'excellence humaine en soi, mais aussi dans les rapports avec autrui; *constantia*, l'équilibre et la stabilité de la personne, la fermeté de l'esprit centré sur soi; *continentia*, *temperantia*, la modération et la conduite rationnelle; *fortitudo*, *firmitas*, le courage lucide et la fermeté; *iustitia*, *aequitas*, l'ordre social, mais aussi l'équilibre intérieur. Au jugement de Dauge, les qualités romaines constituent le contraire des défauts barbares, du moment où *humanitas* correspond sous un angle antithétique à *feritas* et *constantia* à *vanitas*. La polarité *humanitas* - *constantia* est le revers de l'association *feritas* - *vanitas*. De la même façon, la maîtrise de soi (*continentia*) s'oppose à l'élan incontrôlé (*ferocia*), la fermeté inébranlable (*fortitudo*) à la fureur guerrière (*belli furror*), l'ordre et l'égalité d'âme (*iustitia*, *aequitas*) à l'impulsion anarchique et chaotique (*discordia*). Les Romains se définissent eux-mêmes comme des êtres civilisés par contraste avec ceux qu'ils tiennent pour des barbares inférieurs, parmi ces derniers se trouvant, en représentants exemplaires, les Carthaginois.

Suivant l'opinion de Dubuisson (1983 : 165-167), dans la littérature latine les Carthaginois, d'origine asiatique, mais métissés avec les Africains sauvages, ont une image négative contradictoire: ils réunissent les défauts spécifiques aux peuples trop civilisés chez lesquels l'excès de raffinement étouffe le sens moral et, d'autre part, les défauts caractéristiques aux peuples dont le niveau de civilisation est bas et qui sont incapables de maîtriser leurs pulsions primaires. Quant à Devallet (1996 : 17-18), il considère que les trois défauts majeurs imputés traditionnellement aux Carthaginois par leurs ennemis sont *perfidia*, c'est-à-dire l'irrespect de la parole donnée, *crudelitas*, la violence immotivée, et *calliditas*, l'habileté au mal. Ces traits négatifs sont opposés aux vertus romaines essentielles, *fides*, *humanitas* et *felicitas*, et la réunion des trois vices confère aux Carthaginois le rang d'antagonistes absolus des Romains.

Cependant, les deux camps – représentés souvent par un couple exemplaire, tel que celui des grands commandants Hannibal et Scipion – ne forment pas une simple antinomie. Le tableau n'est pas peint uniquement en noir et blanc, d'autant plus que la reconnaissance des qualités de l'adversaire vaincu peut rehausser les mérites propres. L'art latin reflète la complexité des rapports établis entre les Romains et leur ennemi odieux, mais qui exerce une fascination incontestable sur leur esprit.

Il semble que le premier portrait substantiel d'un Carthaginois dans la littérature latine soit dû à Plaute. La pièce, *Poenulus*, fut écrite, selon toute vraisemblance, entre 191 et 189 av. J. -C., après la fin de la seconde guerre punique, mais du vivant d'Hannibal (Starks, 2000 : 163-186)¹. La pièce de Plaute est bien de cette époque où le débat sur le sort réservé à Carthage occupait les esprits, un débat qui avait germé pendant la période de reprise économique de la cité africaine consécutive à la guerre. Le public, aux rangs duquel se retrouvaient probablement pas mal de parents des combattants de Cannae ou de Zama, se voit offrir une comédie des attentes

¹ Starks fait reposer sa datation sur les allusions contenues dans la pièce concernant le règne d'Antiochus et l'abrogation de la loi Oppia.

renversées: le protagoniste, représentant des ennemis héréditaires de Rome, n'est pas un personnage tout en noir, il bénéficie de la bienveillance amusée de l'auteur, voire de sa sympathie. Plaute décrit la figure du père qui recherche ses filles: enlevées encore enfants à Carthage, celles-ci allaient être vendues par la suite à un *leno*. Il prête à ce personnage les traits traditionnels d'un *senex lepidus* ou d'un *pater pius* de la comédie *palliata* qui l'apparentent à un Periplectomenus (*Miles gloriosus*), à un Daemones (*Rudens*) ou à un Hegio (*Captivi*). En plus, Hanno est un personnage ambivalent que l'on charge des défauts traditionnellement imputables à sa race, mais à qui on ne refuse pas de réelles qualités telles l'amour de la famille ou la piété. Les deux séries d'appellatifs employés dans la pièce confirment la double perspective dont bénéficie la descendance de Didon: en parlant d'eux-mêmes, Hanno, la nourrice et les jeunes enlevés à Carthage s'attribuent la désignation civique neutre de „carthaginois” alors que l'esclave Milphio ou le soldat Antamoenides utilisent à leur encontre le qualificatif ethnique connoté négativement de „*Poenus*” présent d'ailleurs dans le titre sous sa forme diminutive dépréciative (Franko, 1994 : 154-158).

Le père qui, dans l'espoir de retrouver ses filles, fouille les lieux de perdition de tous les endroits où il échoue est présenté dans le prologue de la pièce comme le type même du Carthaginois: ingénieux et dissimulé, il cache ses compétences de polyglotte pour arriver à ses fins (112-113). Hanno fait son entrée assez tard et débute par une tirade en langue punique qui mêle gutturales et aspirées malsonnantes aux oreilles des Romains.

Apparition exotique avec ses traits sémitiques, ses larges vêtements et ses boucles d'oreilles coutumières parmi les Carthaginois, il sera ridiculisé par l'esclave Milphio (975-976¹; 981). Par la suite, le soldat Antamoenides dénoncera dans la tenue lascive du Carthaginois le penchant de son peuple à la luxure (1298; 1303). Irrité par la présence de Hanno qui tourne autour de la jeune fille

¹ Le mépris de Milphio que suscitent les vêtements insolites du Carthaginois s'exprime également dans les vers 1008-1009 et 1121.

qu'il convoitait lui-même¹, le militaire l'agonit d'injures en s'en prenant à son physique de dégénéré, voire à l'odeur d'ail et d'oignon qu'empeste son rival supposé (1309-1314). Le discours, la physionomie, l'attitude et les vêtements du Carthaginois qui doit pratiquer – comme tous ses compatriotes – le commerce, ce métier louche (1016), donnent prise à un déferlement de lieux communs xénophobes primaires proférés par des personnages chez qui les préjugés ethniques sont usuels. Le portrait qui en résulte est plein de vie, haut en couleurs, le personnage né en terres africaines, grossièrement caricaturé, se détache parmi les autres protagonistes de la pièce qui, eux, sont traités selon l'habituelle typologie comique, sans plus.

Nombre des insultes dont on couvre Hanno prennent leur source dans des malentendus et des jugements hâtifs venus d'individus incapables de distinguer entre ce qui est amusant et ce qui est réprobateur. Si l'aspect du personnage suscite les quolibets, son caractère peut agacer ceux qui se contentent d'un jugement superficiel. La prudence est de mise avant de connaître les intentions de ses interlocuteurs et Hanno, qui débarque en terre étrangère, est enclin à adapter son discours au comportement de ceux-ci (983-984). Il préfère commencer par parler le carthaginois que Milphio se vante de posséder à la perfection et ce n'est que lorsque les fausses traductions de ce dernier prennent une allure carrément malveillante qu'il se décide à avouer connaître le latin. Furieux, l'esclave se répand en imprécations et l'accuse sur le champ de duplicité, de ruse et de mauvaises intentions – les coutumières accusations portées contre les Carthaginois (1032-1034). Calmé par l'intervention de son maître, Milphio va demander plus tard l'aide de Hanno pour tendre un piège au *leno*. Le Carthaginois n'hésite pas à accepter, il est prêt à duper ses ennemis tout en s'empressant de préciser que le même traitement appliqué à ses proches serait pure aberration (1089-1090).

¹ Une interprétation excessive, à notre avis, de G. Franko (1995: 250-252), décele dans le comportement de Hanno qui aborde ses filles comme un client, l'insinuation d'un désir incestueux.

Ignorant que la déclaration selon laquelle les filles de Hanno avaient été enlevées – stratagème inventé pour obtenir leur affranchissement – correspond à la vérité, l'esclave passe outre l'émotion authentique du Carthaginois qu'il taxe de simulation et admire son soi-disant don pour la mystification (1106-1110; 1125-1126). Qu'il s'en offusque ou qu'il l'apprécie, Milphio estime que le propre du Carthaginois est son penchant natif à la tromperie.

L'habileté et l'esprit éveillé de Hanno – qu'il semble avoir transmis à sa fille (1198) – se manifestent à plusieurs reprises dans sa compétence juridique. Avant de dévoiler son identité réelle, il met ses filles à l'épreuve avec une ingéniosité qu'il admire lui-même (1223). Il leur fait savoir qu'il pourrait les traduire en justice pour lui avoir volé et caché longtemps les enfants (1225, 1229, 1232). Si cette menace n'est qu'une farce innocente destinée à prolonger ne serait-ce qu'un moment le suspense, celle qu'il adresse au *leno* s'avère décisive pour l'heureux dénouement de la pièce. Parfaitement initié aux secrets des lois romaines – valables aussi, paradoxalement, à Calydon, où se situe l'action de la pièce –, le Carthaginois évalue le type d'action en justice propre à lui apporter les meilleures chances de réussite (1337). Hanno formule une *vindicatio in libertatem* à l'encontre de celui qui a retenu en captivité ses filles bien que celles-ci fussent de condition libre (1343-1346). La perspective du procès décide le coupable à renoncer à la possession abusive des filles de Hanno et à les rendre à leur père lequel était en fait assez prudent pour ne pas risquer une action en justice dont l'issue pouvait se révéler incertaine en terre étrangère (1403-1404). Si le Carthaginois triomphe c'est grâce à son ingéniosité innée, à la maîtrise des lois, qualité particulièrement prisée par les Romains.

Hanno est généreux: non seulement il est prêt à céder à son neveu retrouvé une part importante de sa fortune (1080-1085), mais il ne fait pas de difficulté pour passer l'éponge sur les insultes que l'esclave Milphio et le soldat Antamoenides avaient fait pleuvoir sur lui. Eu égard à la solide mauvaise renommée dont les Carthaginois jouissaient par tradition aux yeux des Romains, ce qui surprend le plus chez ce personnage c'est sa remarquable piété, vertu romaine

par excellence. Dès son entrée, il implore la faveur des divinités locales pour l'aider à retrouver ses filles (950-954). La nourrice Gidenis loue sa dévotion apte à leur apporter le salut (1137-1138). Hanno invoque surtout la protection du dieu suprême (1163-1164) et se montre confiant que Jupiter saura récompenser son infatigable piété (1187-1190). Ayant retrouvé ses filles, Hanno réaffirme devant elles avec une force accrue sa conviction que les dieux assistent les croyants. Les termes dans lesquels il exprime cette conviction ne sont pas sans rappeler la formule contractuelle romaine *do ut des* (1254-1255). Sa prière finale de remerciement se trouve raffermie par la déclaration de la jeune Adelphasium qui, à l'instar de la nourrice, reconnaît que sa soeur et elle-même doivent avoir été sauvées grâce à la dévotion de leur père (1277). La mise en valeur répétée de cette *pietas* est d'autant plus remarquable que l'orant est issu d'un peuple souvent accusé de parjurer même les serments faits devant les autels et qui inspire l'horreur à cause des sacrifices des enfants¹. Image même de l'amour paternel, Hanno observe scrupuleusement les obligations prises par-devant les dieux. Loin d'être cet impie toujours prêt à défier la divinité sous les traits duquel les Romains voient volontiers les Carthaginois, le héros de Plaute se distingue par sa foi inébranlable, qualité que les descendants d'Enée réclamaient pour eux-mêmes.

Si le prologue nous donne de lui une image assez schématique réduite à la mention de sa duplicité innée, s'il se fait insulter, à maintes reprises, par le reste des comparses suivant les habituels clichés antipuniques, à mesure que l'action se déroule Hanno s'avère un personnage complexe. En dépit de son apparence que les traits physiques et le comportement typique de sa race rendent comique et insolite, il n'est pas un simple fantoche. Certaines de ses particularités ethniques qui passent généralement pour des défauts

¹ Sznycer (2005: 214) pense que pour ce qui est des sacrifices humains imputés aux Carthaginois il s'agit d'un préjugé antique qui, repris par les savants modernes, a perduré. Les inscriptions du VII^e siècle av. J.-C. attestent que les Carthaginois ont très tôt renoncé à ces sacrifices qu'ils ont remplacé par des sacrifices d'animaux de substitution. Le phénomène, issu du développement de la religion punique, ne doit rien à l'influence gréco-romaine.

peuvent servir à l'occasion une bonne cause: sa connaissance des langues étrangères et son habileté juridique l'aident à retrouver sa famille perdue. Qui plus est, son succès n'est pas dû à la roublardise « nationale » mais à une qualité instamment revendiquée par les Romains, à savoir la piété récompensée par la faveur divine. Il est évident que Plaute ne se laisse pas entraîner par les ressentiments nationaux pour faire éclater sa haine de l'ennemi détesté, comme beaucoup de ses compatriotes; il se contente d'exploiter les vertus comiques et expressives d'un personnage qu'il regarde plutôt avec sympathie et admiration.

Références bibliographiques

1. DAUGE, Yves Albert (1981), *Le barbare. Recherche sur la conception romaine de la barbarie et de la civilisation*, Bruxelles
2. DEVALLET, Georges (1996), « *Perfidia plus quam punica*. L'image des Carthaginois dans la littérature latine de la fin de la République à l'époque des Flaviens », *LALIES*, no. 16, p. 17-18
3. DUBUISSON, Michel (1983), « L'image des Carthaginois dans la littérature latine », *Studia phoenicia*, II, Louvain, p. 165-167
4. FRANKO, George (1994), « The use of *Poenus* and *Carthaginensis* in early latin literature », *Classical Philology*, no. 89, p. 154-158
5. FRANKO, George (1995), « Incest and ridicule in the *Poenulus* of Plautus », *Classical Quarterly*, no. 45, p. 250-252
6. STARKS, John (2000), « *Nullus me est hodie Poenus Poenior*: balanced ethnic humour in Plautus' *Poenulus* », *Helios*, no. 27, p.163-186
7. SZNYCER, Maurice (2005), « Les Phéniciens et les puniques vus à travers les études classiques (gréco-romaines). Le cas de Carthage », *Atti del V congresso internazionale di studi fenici e punici*, Palermo, vol. I, p. 207-220